



**ILS NE
SAVENT PAS
CE QU'ON
PENSE...**

PAROLES DE JEUNES DE QUARTIERS POPULAIRES



**question
de ville**
association des élus locaux
des centres de ressources
de la politique de la ville

2^e RAPPORT NATIONAL | SEPTEMBRE 2014



SOMMAIRE

Préface	5
Un immense merci	6
Avant-propos	7
Pour comprendre	8
DES VALEURS QUI NOUS ANIMENT	12
- L'amitié, un « bouclier » qui aide à vivre	14
- Solidarité et générosité, des vertus cardinales	16
- Justice pour tous et compassion vis-à-vis des plus faibles	21
- La tolérance, un idéal qui rencontre ses limites	23
GRANDIR AU QUARTIER : ENTRE ATTACHEMENT ET ÉTOUFFEMENT	28
- Ici, c'est comme une grande famille, on est en sécurité	29
- Mais on s'ennuie, il n'y a rien à faire...	33
- La violence, une réalité ordinaire	38
- Trafic de drogue et intervention policière : entre révolte et résignation	41
- Filles/garçons : l'espace public interdit	44
- La rénovation urbaine : embellissement ou atteinte à « l'âme des quartiers » ?	52
LA VILLE OU L'ÉPREUVE DE L'AILLEURS	57
- L'obstacle des transports	60
- En ville, c'est comme si on était dans une jungle...	63
- On est tout de suite repérés, catalogués...	66
- C'est à cause des médias : ils nous font passer pour des terroristes	69
L'ÉCOLE COMME POSSIBILITÉ DE S'EN SORTIR ?	72
- Des bons souvenirs de l'école primaire à la « cassure » du collège	74
- La faute aux profs, à l'éducation nationale ou à la société ?	76
- Orientation scolaire : censure et autocensure	80
- L'entrée au lycée ou le choc des cultures	83
- Le sport, échappatoire ou école de la réussite ?	86
- Les diplômés ont-ils encore de la valeur ?	89
- Les études supérieures, un privilège réservé à une minorité	92
DEVENIR ADULTES : OUI, MAIS...	95
- Le souci de l'argent	96
- On ne nous fait pas confiance	100
- Les structures socio-éducatives : des lieux qui aident à mûrir	107
- Trouver du travail : un challenge quasi-insurmontable	110
- Voter, à quoi bon ? Mais s'engager : oui !	116
ET SI TOUT ÉTAIT POSSIBLE... À QUOI RÊVERIONS-NOUS ?	120
Conclusion	125
Les enseignements de la démarche	126
Fiches d'identité des quartiers mobilisés	130

PRÉFACE

Ce sont des paroles à la fois très instructives et très émouvantes que la Fédération des centres sociaux de France et Question de Ville ont collectées et analysées dans ce rapport.

Ce travail parvient à saisir sur le vif la vision de la société de plus de 300 jeunes issus de 22 quartiers situés partout en France métropolitaine et en Outre-mer. École, emploi, discriminations, transports, famille, perception des politiques de rénovation urbaine, difficultés vécues au quotidien dans l'espace public par les filles : sur tous ces sujets, les jeunes interrogés s'expriment avec franchise et très souvent lucidité.

Dans leur immense majorité, ces témoignages expriment un profond sentiment d'injustice, où perce malgré tout un rayon d'espérance qu'il nous appartient de faire grandir. C'est surtout de la mauvaise image des quartiers dont ces jeunes semblent souffrir le plus amèrement. Solidarité, école primaire, volonté de s'engager dans de grandes causes (Nelson Mandela est souvent cité), rôle crucial des exemples positifs véhiculés par les personnalités qui réussissent : les pouvoirs publics doivent être particulièrement attentifs à tout ce qui pousse ces jeunes à avancer et à croire en leur propre avenir.

C'est seulement si on les écoute que les habitants des quartiers cesseront d'être des citoyens « à part » pour devenir des citoyens « à part entière », pour citer François Hollande.

Pour cela, il faut plus que jamais mener une politique ambitieuse, *avec, pour, et par* ces jeunes des quartiers, qui font ici ressentir très vivement leur volonté d'être autonomes et de contribuer comme les autres au bien-être commun.

Patrick Kanner

Ministre de la Ville, de la Jeunesse et des Sports

Myriam El Khomri

Secrétaire d'État chargée de la politique de la ville



**DES
VALEURS
QUI
NOUS ANIMENT**



**« Même si on est différents de peau,
ou de taille, on est tous les mêmes.
Tous des humains. » LA CHAPELLE**

 12 ans

Mal élevés, les jeunes des quartiers ? Dépolitisés, violents, perdus pour la bonne cause ? Face à tous les clichés qui pèsent sur eux, comme plus généralement sur les milieux populaires, un constat s'est imposé, au fil des rencontres à l'origine de cet ouvrage : s'ils vivent dans un monde rude, qui les oblige à faire très tôt preuve de force et de lucidité, ils défendent avec conviction des valeurs qui ne sont pas très éloignées de celles que la France a inscrites au fronton de ses mairies depuis plus de deux siècles.

Nombre de ceux qui ont accepté de parler avec nous de leur vie, de leur quartier, de leurs difficultés et de leurs espoirs d'avenir ont spontanément évoqué ces valeurs qui les animent, et qu'ils pensent important de défendre, aujourd'hui et demain. Ils l'ont fait sans qu'on les interroge spécialement sur le sujet, sans grandiloquence..., mais fermement ; en donnant des exemples et en citant les modèles qui les inspirent : Mandela, notamment, dont le nom est revenu à plusieurs reprises d'un quartier à l'autre, alors que cette figure majeure du XX^e siècle venait de disparaître, fin 2013. Et voir surgir ces mots fondateurs — liberté, humanité, égalité, solidarité... — dans la bouche de ceux que notre société tient au ban de la richesse nationale, n'est pas allé sans émotion pour tous ceux qui participaient à la démarche.

En dépit des difficultés qu'elle affronte beaucoup trop tôt, à l'âge où d'autres baignent encore dans l'insouciance, et malgré une tendance, c'est vrai, à réagir haut et fort à tout ce qui la blesse, cette jeunesse si souvent décriée fait preuve d'une grandeur d'âme que l'on aimerait voir mieux partagée dans le pays. Il ne s'agit pas là de dire que tous sont des anges... Les uns et les autres ont d'ailleurs parlé de leurs camarades qui avaient dérapé, sombrant dans la drogue ou la délinquance. Simplement, ces grandes idées sont posées comme des idéaux, qu'il faut s'efforcer de respecter.

**« Nelson Mandela, il a mon respect.
Pour moi, il estime la liberté.
Et la solidarité. Il s'en fout que
la personne soit blanche ou noire. »**

RÉMELANGE

16 ans 

**« En fait un quartier, c'est où on est
tous égaux : il n'y a pas de riche,
il n'y a pas de pauvre. »**

PLATEAU ROUHER

 12 ans

D'où leurs viennent ces valeurs ? On peut penser que joue en la matière un facteur universel qui a à voir avec l'innocence et la sensibilité de l'enfance, naturellement choquée par l'injustice. Mais les jeunes ont souvent dit aussi que c'était « leur éducation, leur culture » qui avait chevillé en eux ces idées fortes. Certains ont évoqué leur religion ; d'autres, les occasions de réflexion collective offertes par le centre social ou la maison des jeunes ; d'autres encore, le vécu partagé d'épreuves exceptionnelles — comme les émeutes de 2005, qui sur certains sites font figure d'héritage fondateur pour toute une génération. De manière presque unanime, ils ont souligné le rôle central des mères

dans leur éducation et leur formation : « *Je l'aime trop ma mère* », clame ainsi une jeune fille de 18 ans. « *C'est la personne qui compte le plus pour moi. C'est elle qui m'a inspirée le plus. (...) Franchement, une mère, on ne peut pas décrire une mère. C'est tout, une maman.* »

À Cayenne, en Guyane, à la question « *Qui éduque ?* », les jeunes ont eux aussi prioritairement mis en avant la figure de la mère, avant d'ajouter « *le père* », « *les grands frères et les grandes sœurs* », « *la grand-mère* »... En revanche, là comme ailleurs, l'école n'a pas été citée comme source de transmission d'idéaux ou de règles de vie : « *Qui va écouter un prof ?!* » « *À l'école, ils te disent : "Je ne suis pas ta mère, je ne suis pas ton père" (...) C'est pas leur problème.* » De même à Saint-Jean-de-Braye (Loiret), où c'est « *la rue* » qui a été mise en avant comme école de vie. On a ainsi eu le sentiment que c'était surtout dans leur vécu quotidien, au fil des échanges entre eux (« *On apprend beaucoup des autres* ») ou au travers de ce qu'ils voient sur les écrans de la mondialisation, qu'ils se forgeaient ce capital de valeurs auxquelles ils tiennent.

« Je pense que tout le monde respecte les mères, dans cette cité. »

MONTREAU-LE MORILLON

15 ans 

L'AMITIÉ, « UN BOUCLIER » QUI AIDE À VIVRE

« Les Pentes, c'est là où j'ai grandi. C'est ce qui m'a forgé. J'ai une grande partie de mes potes ici. »

LES PENTES DE LA CROIX-ROUSSE

 20 ans

La première, la plus évidente de ces valeurs que filles et garçons de toutes les classes d'âge ont mises en avant, c'est sans conteste l'amitié. Sacralisée, elle est décrite par certains comme un besoin d'ordre vital. C'est sans doute un trait commun à la jeunesse en général, mais qui est manifestement renforcé par les situations d'enclavement ou de ségrégation résidentielle que vivent la plupart des jeunes de ces quartiers. « *On a besoin d'amis* », nous ont-ils affirmé d'un site à l'autre, pour expliquer leur fonctionnement "en mode groupe" : « *Tout seul, on n'est rien.* » « *On est tous comme des frères : on s'entend tous bien et on fait presque tous la même chose.* »

C'est en effet dans le groupe de pairs, fréquenté dès l'école primaire et souvent de manière durable — faute de mobilité résidentielle —, que s'élabore l'identité de chacun, ses références, dans un rapport étroit au territoire ; et cela aussi bien pour les garçons que pour les filles : « *Même s'il y a des histoires, des conflits..., à la fin, il y aura toujours une copine pour réconcilier l'autre. Voilà, on sera toujours ensemble, en fait.* »

COMMENT LUTTER CONTRE LE DÉSEŒUVREMENT DES JEUNES ?

À Sainte-Eulalie, en Gironde, et à Creil, dans l'Oise, des parents qui participaient à nos rencontres ont fait des propositions pour résoudre le lancinant problème de l'ennui dont souffre la jeunesse des quartiers. Il faudrait en priorité agir selon eux sur les transports : « *Si le transport allait mieux, ils pourraient aller là où sont les activités. Le tram a été réalisé pour ça, mais il ne passe pas encore à Sainte-Eulalie.* » L'important en effet, pour éviter que leurs enfants ne sombrent dans l'inactivité après l'école, c'est de leur donner la possibilité d'accéder à d'autres territoires, d'autres opportunités, d'autres activités que celles auxquelles se limite leur vie quotidienne.

« Il faudrait leur faire connaître autre chose que la tristesse du quartier. »

« *L'année dernière, des enfants se sont extasiés parce qu'ils ont vu des rats* », se lamente une maman. « *C'est un exemple parmi tant d'autres..., ce sont leurs amusements maintenant. C'est triste.* » Il faudrait donc les faire bouger, « *diversifier leurs lieux de vie* », pour qu'ils échappent à l'engrenage de l'assignation au quartier. Pour aller dans ce sens, à Creil comme à Sainte-Eulalie, ce ne sont pas tant des équipements supplémentaires que les parents demandent, qu'un accès favorisé à ce qui existe déjà dans leur ville. Déplorant le fait que « *tout soit payant* », les uns et les autres ont souligné avec force que les choix en faveur de la jeunesse sont d'ordre politique. Ils ont rappelé que les parents des milieux populaires n'ont pas les moyens de financer des loisirs pour leurs enfants et que les inégalités face à l'avenir se renforcent de ce fait.

« La France a les moyens d'aller faire la guerre au Mali, mais ne peut pas offrir à ses jeunes des activités sportives gratuites. Ce n'est pas normal. »

D'où leur appel à davantage d'équité entre les territoires et les populations. « *Si on pouvait instaurer une activité sportive gratuite pour les enfants, ou pas payante par les parents, mais peut-être par un autre financement, les impôts par exemple, ce serait bien. Parce qu'autrement, c'est toujours les mêmes qui sont pénalisés, ceux qui n'ont pas d'argent. Pourquoi y a-t-il encore ces barrières financières qui empêchent l'épanouissement, l'accès aux activités aux enfants ?* »

« Il faudrait des gens en poste qui fassent vivre les structures, plutôt que de voir celles-ci qui vieillissent... »

Par ailleurs, tout en reconnaissant qu'il faudrait « *que les jeunes à qui on donne accès à tout ça respectent les choses* », ils ont souligné le besoin en ressources humaines sur les quartiers. Selon certains en effet, il existe des équipements sous-utilisés : « *Il y a des possibilités, il faudrait quelqu'un pour les accueillir.* » D'autres ont plaidé pour davantage d'ouverture et de tolérance à l'égard de la jeunesse, en appelant à la reconnaissance de ses talents, trop souvent étouffés dans l'œuf au lieu d'être encouragés : « *Parmi les jeunes, il y a des artistes. Pourquoi ne pas les inviter à faire des fresques ? Il y a tellement d'opportunités aujourd'hui..., même s'ils n'ont pas les moyens, ils veulent s'exprimer. En plus d'être contents, ils respecteraient ce qu'ils ont créé.* »



**DEVENIR
ADULTES**

OUI, MAIS...



Finalement, le sentiment général qui se dégage de nos échanges avec tous ces jeunes est celui d'une grande lucidité quant à leur situation et leur avenir. Comme s'ils avaient mûri trop vite ou été confrontés trop tôt à la dureté de la vie. Loin d'être dans l'insouciance, ils font preuve d'un réalisme qui prend des formes différentes selon leur parcours ou leur personnalité : courageux, fataliste ou cynique (pour la minorité qui dit préférer la vie "borderline" au travail, au chômage ou à la pauvreté).

« On a plusieurs combats à mener : notre culture, notre religion, le quartier, la ville... On part avec un handicap. Mais c'est possible : c'est plus dur, mais la victoire, elle est plus belle. » PLATEAU ROUHER

23 ans 😊

Si certains manquent de connaissances scolaires, ils en ont souvent d'un autre type, acquises grâce aux médias, à internet, ou du fait de l'inscription de leur famille, de leurs voisins ou de leurs amis dans une diaspora internationale grâce à laquelle ils ont voyagé ou obtenu des informations en provenance directe des pays d'immigration. Ainsi parlent-ils volontiers de l'état du monde et de la vie politique française (« *Le Président, il a interdit à Leonarda de venir avec sa famille, et j'écoutais à la radio qu'il acceptait 500 Syriens : c'est pas normal.* » « *La France, elle est entrée dans l'Europe, elle veut tout gérer, elle veut faire comme les États-Unis ; mais les États-Unis, c'est un autre pouvoir, hein, c'est autre chose !* ») ; de la situation économique du pays (« *Mittal, si je le vois... Il a tout cramé !* ») ; du système scolaire tel qu'il est organisé ailleurs ; ou encore des inégalités qui divisent les Français ou qui séparent les habitants de la planète.

Cette lucidité est sans doute accentuée chez eux, par rapport à des jeunes d'autres milieux sociaux, du fait qu'ils portent souvent sur leurs épaules le mal-être, le découragement ou le désespoir des adultes qui les entourent. Et la contradiction est forte, alors, entre leur relative précocité et l'idée d'accéder à l'autonomie, qui leur fait peur autant qu'elle les séduit : ils savent bien en effet toutes les difficultés qu'impliquera le fait de prendre leur envol et de se retrouver eux-mêmes en charge de leur propre vie.

LE SOUCI DE L'ARGENT

« Ils sont toujours en train de dire qu'on est une nouvelle génération, qu'on ne vit que pour l'argent. Mais on a plus besoin de choses maintenant. » LE VERMANDOIS

😊 16 ans

Alors qu'était abordée sur différents sites la manière dont tous ces jeunes s'imaginaient devenir adultes, il a été frappant de constater à quel point le souci de l'argent occupait leurs pensées. Partout, en un refrain lancinant, ils ont fait part des répercussions sur leur vie des difficultés financières de leur famille, que ce soit en raison du chômage ou des faibles revenus de leurs parents. Et ce dès le plus jeune âge : « *Mes parents me font moins de cadeaux. Souvent, à mon anniversaire, ils me faisaient faire des activités ; mais maintenant ils me souhaitent juste "bon anniversaire"* », soupire un garçon à Paris. C'est dès l'enfance, en effet, au sein de la famille, qu'ils ressentent le manque d'argent : « *On caricature, mais c'est ça* »,

racontent ceux qui se sont réunis à Montbéliard : « Papa, je peux avoir 5 € ? Tu veux 4 € ? Qu'est ce que tu veux faire avec 3 € ? 2 € ça suffit. Tiens, voilà 1 € : tu partageras avec ton frère. » « Du coup, entre nous, on parle d'argent, on cherche à faire notre business. Devant le lycée, c'est le marché aux puces, on essaye de vendre des petits trucs. »

Les uns et les autres manquent d'argent pour se déplacer, pour faire du sport, aller au cinéma... ; pour partir en vacances comme le font d'autres jeunes, ou tout simplement pour « s'acheter à goûter » (la nourriture revient souvent dans leurs propos, comme on l'a dit plus haut). « Il y aurait un truc pour gagner de l'argent..., j'achèterais des fringues ! », s'exclame un garçon de 16 ans à Cholet, avant de réfléchir à un éventuel projet collectif avec le Centre social Pasteur : « On gagnerait peut-être de l'argent pour les voyages, on pourrait partir aux States. » De son côté, une fille se désole, dans le quartier Chartrons Nord à Bordeaux, à propos de la pauvreté de leurs loisirs : « C'est tout ce qu'on fait ici : bowling, laser... Qu'est-ce que vous croyez, qu'on a beaucoup d'argent ? »

« Moi, je dis que la crise, c'est peut-être à cause du fait que l'argent est mal dispatché. Il est coincé quelque part, et il ne passe pas partout. » LA CHAPELLE

 14 ans

« Quoi, goûter ? Mon père est au chômage. Quand on rentre de l'école, on ouvre les placards, on regarde, et on sort. Il n'y a plus de goûter, ou alors c'est rare. » PETITE HOLLANDE

 14 ans

Au-delà de leur vécu personnel, les uns et les autres poussent souvent la réflexion à un niveau plus général, en dénonçant pêle-mêle tous ceux qui exploiteraient les plus pauvres ou ignoreraient leurs souffrances : « En ce moment, pour soigner les gens, ils ne veulent que de l'argent », constate ainsi un adolescent. « Ils ne pensent pas que la santé, c'est plus important que l'argent. » Certains analysent aussi les effets sur leur environnement des inégalités sociales, comme le fait une fille de 12 ans à Paris : « Par exemple, dans notre quartier, par rapport à celui où habite François Hollande, ils investissent moins d'argent. Là-bas, ils en font plus, parce que c'est une personne plus importante que nous. » Quelques-uns relativisent ces différences : « On peut aussi ne pas avoir beaucoup d'argent et se sentir bien. Même avec la crise. Il n'y a pas que les problèmes financiers qui comptent... » « Il y a des riches qui ont beaucoup d'argent et qui ne sont pas heureux. » Les mêmes expriment alors leur compassion vis-à-vis de personnes plus démunies qu'eux : « Les gens pensent souvent que les SDF sont des trafiquants, alors que donner de l'argent, ça peut les aider. »

COMMENT LUTTER CONTRE LE RACISME ?

Alors qu'ils ont été presque unanimes à décrire en détail les situations dans lesquelles ils avaient été victimes de racisme et de discriminations, quelques jeunes ont réfléchi de manière approfondie, sur certains sites, aux manières de lutter contre ce problème. Notamment à Paris et à Saint-Jean-de-Braye, où les échanges ont alterné entre le découragement et des élans d'espoir, lorsqu'ils s'imaginaient à la tête d'un Ministère en charge de la question.

« On ne peut pas changer le racisme. Le racisme existera toujours. Si quelqu'un est raciste, comment tu fais pour qu'il ne le soit plus ? »

Dans un premier temps, certains ont estimé qu'il fallait rester autant que possible stoïque face aux insultes ou aux humiliations : « La meilleure défense c'est l'ignorance. Au début il faut parler, et si la personne ne cherche pas à comprendre, là il faut ignorer. » « Se contrôler ». Une position difficile à tenir la plupart du temps : « Il faut se défendre aussi ». Mais pas par la violence, « sinon cela va renforcer encore plus l'image négative qu'ils ont de toi. Faut être plus intelligent qu'eux, mec ! » Pour les « vrais pratiquants », le recours à la religion (en l'occurrence, l'Islam) peut s'avérer un secours. Il faudrait alors « remercier » la personne qui vous a insulté et lui pardonner, condition pour « aller au paradis ». Les discussions avançant, les uns et les autres convenaient que « l'on peut agir sur tout, il suffit juste de réfléchir. » Lutter contre les préjugés serait en effet surtout « une histoire d'éducation. » Or, si de la prévention est faite auprès des jeunes, il reste encore « un gros travail à faire avec les parents ».

« Il faut que tout le monde fasse des efforts : pas que les jeunes, mais aussi les adultes... Tout le monde est concerné par ça. »

De nombreuses pistes ont alors été avancées : « Faire des campagnes de pub à la télé et dans la ville, contre la discrimination raciale... ; des affiches dans les transports en commun, dans différentes structures, sur les murs de la ville... » « Demander à des jeunes qu'ils fassent une fresque murale pour la lutte contre le racisme. » On pourrait aussi « mettre en place des conférences avec les différents chefs des religions, pour essayer de trouver des points d'entente ; des conférences où l'on apprendrait sur la religion des autres, pour ne plus avoir un point de vue fermé. » Il faudrait surtout favoriser par tous les moyens « la rencontre de l'autre ». Par exemple en organisant des fêtes : « Tous les arrondissements pourraient s'entendre, le 16^e et le 18^e. Que tout le monde se mélange et arrête de rester dans son quartier ». Autre idée à développer : « Des réunions dans le quartier, avec des personnes de toutes origines, d'horizons différents. » « Même si on n'a pas la même religion, la même vision des choses, au moins tout le monde peut se parler, faire des échanges... » « Comme ça, on se rend compte qu'on est à peu près tous pareils. »

Et dans les cas les plus graves, ne pas hésiter à s'appuyer sur « les associations qui s'occupent de ça », voire à alerter la presse, comme l'ont déjà fait avec succès les jeunes de Saint-Jean-de-Braye en ayant recours à France 3 et à La République du Centre.



ET SI TOUT
ÉTAIT POSSIBLE...

À
QUOI

^
**RÉVERIONS-
NOUS?**



La vie est dure, donc, pour ces jeunes des quartiers à qui nous avons entrepris de donner la parole. Pleine d'embûches, elle « ne fait pas de cadeaux », estime une fille à Montreuil. « C'est la crise », ont souvent rappelé les uns et les autres. « On est nés dans la crise, on l'a toujours connue », insiste un jeune de 23 ans à la Cité du Furst. Lucides, trop lucides..., ils sont souvent endurcis, et dotés d'un sacré caractère, fruit des batailles qu'ils mènent parfois depuis l'enfance contre l'adversité.

« Le rêve, c'est de réussir sa vie. Mais il faut avoir la base pour réussir... Ici, on n'est pas des rêveurs. C'est dur de rêver quand tu es dans la galère. » PLATEAU ROUHER

23 ans 🍷

Du coup, il n'a pas été aisé d'inviter les uns et les autres à passer en mode "rêve", comme nous l'avions prévu dans le cadre de cette démarche. Difficile en effet, quand on grandit dans ces conditions, de s'extraire de tout ce qui plombe l'avenir, de tout ce qui fait peur. « L'avenir, je le vois sombre, très sombre... », avoue ainsi un garçon de 16 ans à Bordeaux. Et si tout était possible ? Si vous aviez les moyens ? Le pouvoir ? Qu'aimeriez-vous faire de votre vie ? Comment vous rêvez-vous plus tard ? À ces questions qui clôturaient nos rencontres, garçons et filles n'avaient pas forcément de réponse toute prête, tant ils ont l'habitude de se sentir empêchés, limités dans leurs mouvements ou leurs désirs. Les imaginations se déliant, l'énergie de leur jeunesse a pourtant fini par l'emporter, faisant surgir des groupes réunis ici et là des rêves très sages ou très fous — pas très éloignés, finalement, de ceux qui animent toute la jeunesse du monde.

« Voyager, découvrir d'autres choses, d'autres cultures, d'autres paysages, d'autres tout... ! » BEAULIEU

🍷 20 ans

Nombre d'entre eux rêvent surtout de partir, de quitter le quartier, de « ne pas rester bloqués là, à tenir les murs », comme le font certains de leurs aînés. Ils veulent voir du pays. Aller « à Paname », disent les Guyanais. « Aux States », s'emballent d'autres, en métropole. « À Marseille. » « Ailleurs. Ne plus voir les mêmes têtes... » « Pas en France. Il n'y a pas d'avenir dans un quartier », explique une jeune fille à Angers.

« Plus tard, je n'habiterai pas dans les Pentes », affirme aussi un garçon à Lyon. « L'enfance, ça suffit. Je veux changer d'air, voir autre chose ». « Les gens qui ne bougent pas, leur vie, elle n'a pas de goût ! », ajoute un de ses copains. « Moi, c'est pas un rêve, je le ferai : c'est faire le tour du monde ! », s'exclame une fille à Wattrelos. Une autre aimerait « quitter le Nord, aller dans le Sud. » Certains ont déjà pu apprécier de courtes expériences de dépaysement, comme ce garçon de 23 ans à Saint-Jean-de-Braye, qui travaille en intérim : « Je suis parti dans le Sud, à Toulon. L'ambiance était mieux : il y a des cafés, des boîtes de nuit, des lieux où l'on peut se retrouver... » Quelques-uns rêvent de leur pays d'origine : « L'été on pense à l'hiver, et l'hiver on pense à l'été... On aime avoir l'idée de partir. Partir d'ici, rentrer au pays. » Mais pour la plupart, ce n'est « pas au bled » qu'ils veulent aller plus tard. Pas du tout. Car ce qu'ils cherchent ou espèrent, c'est surtout un pays, une ville... qui leur offrirait davantage de perspectives diverses et variées. En un mot : plus de liberté.

Après « On voudrait entendre crier toutes les voix de nos cités », ce deuxième rapport national « Paroles d'habitants de quartiers » publié par la Fédération des centres sociaux de France et Question de Ville, association des directeurs des centres de ressources politique de la ville, rend compte d'une démarche conduite en 2013 pour entendre, faire entendre la voix des jeunes des quartiers populaires.

Choix a été fait de rencontrer des groupes de jeunes pour qu'ensemble ils construisent une parole collective sur leur quartier, leur environnement, leur quotidien, la société, leurs rêves... Avec leurs mots, plus de 350 jeunes disent la complexité des réalités qu'ils vivent, et nous mettent collectivement face à un défi : faire en sorte que cette jeunesse, majoritairement porteuse de valeurs humanistes, lucide et en capacité d'analyser son environnement, soit un point d'appui pour construire une société française tolérante.



**Fédération des Centres Sociaux
et socioculturels de France**
10 rue Montcalm BP 379
75869 Paris Cedex 18
Tél. 01 53 09 96 16
fcsf@centres-sociaux.asso.fr
www.centres-sociaux.fr



Question de Ville
15, rue Catulienne
93200 Saint-Denis

Tél. 06 60 43 58 74
question2ville@gmail.com

avec le soutien de :



Prix : 12 €

ISBN : 978-2-9542887-1-0